

PARLER SEUL

DU MÊME AUTEUR

Le Bonheur, ou pas, Cataplum éditions, 2010.

Le Voyageur du siècle, Fayard, 2011.

ANDRÉS NEUMAN



PARLER SEUL

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Alexandra Carrasco

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

Titre original:

Hablar solos

© 2012, Andrés Neuman

c/o Guillermo Schavelzon & Assoc., Agencia Literaria

www.schavelzon.com

Et pour la traduction française:

© Libella, Paris, 2014.

ISBN: 978-2-283-02688-5

À mon père, qui est aussi une mère

N'allez pas croire que ce que je vous raconte,
je peux le dire à n'importe qui.

HEBE UHART
¿ Cómo vuelvo ?

LITO

Et puis je me mets à chanter et ma bouche s'agrandit. Papa rigole de me voir aussi content. Maman, elle, ne rigole pas.

Je ne sais plus depuis combien d'étés je le réclamaï. Ils me répondaient toujours la même chose. Plus tard. Je déteste quand ils disent ça. J'imagine une file interminable d'enfants et moi tout au bout. Cette fois, ils se sont disputés. Tout bas. Ils n'arrêtaient pas de remuer les bras. Ils se sont enfermés tous les deux dans la cuisine. Je n'aime pas du tout qu'ils fassent ça. La cuisine est à tout le monde ! J'ai collé mon oreille à la porte. On n'entendait pas grand-chose. Au bout d'un moment, ils sont sortis. Maman avait la mine très sérieuse. Elle s'est penchée à la fenêtre. S'est mouchée. Puis elle s'est approchée de moi pour me faire un bisou sur la frange. Papa m'a demandé de venir m'asseoir avec lui. Carrement, comme si on était en réunion. Il m'a pris les mains et m'a dit: T'es un homme, maintenant, Lito, allons-y. Alors j'ai commencé à bondir sur le canapé.

J'essaie de me calmer. Quand même, je suis un homme, non ? Je tire sur mon tee-shirt et je me rassois. Je demande à papa quand est-ce qu'on part. Tout de suite, il me répond. Tout de suite ! J'hallucine. Je monte dans ma chambre en

courant. J'ouvre, referme des tiroirs. Je fais tomber des vêtements. Maman m'aide à remplir mon sac à dos. Ça va être vraiment génial. Sûr. Archisûr. C'est le genre de choses qui commencent à arriver quand on vient d'avoir dix ans.

On descend tous les trois au garage. Ça sent toujours mauvais, là-dedans. J'allume et je vois apparaître le camion de tonton Juanjo. Tout propre. Comme neuf. Papa se met à vérifier les pneus. Le moteur. Le niveau d'huile. Il s'y connaît dans ce genre de trucs ? Maman pose mon sac à dos sur le siège avant. Celui du copilote. Je sais pas quoi dire. On n'ouvre plus la bouche jusqu'à ce que papa ait terminé. Il a les doigts tout noirs. On dirait des insectes. Il se lave les mains lentement. Ensuite il grimpe dans la cabine. Sort son portefeuille et coince une photo de maman dans le miroir. Maman se frotte les yeux.

On a mis un temps fou à partir. On s'est dit au revoir et tout et tout. Maman a soufflé quelque chose à l'oreille de papa. Elle n'arrêtait pas de me serrer dans ses bras. Pff. Finalement on s'installe. Papa attache ma ceinture. Mais lui, il n'attache pas la sienne. Il consulte des papiers. Regarde une carte. Prend des notes. Tout à coup on entend le bruit du moteur. La porte se soulève, le garage est inondé de lumière. Je vois plus maman en train de nous faire au revoir. Bon ! dit papa en donnant une tape sur le volant, espérons que Pedro nous porte chance. Pourquoi il s'appelle Pedro ? je demande. Et il me répond : Parce que c'est un Peterbilt, mon chéri. Et alors ? j'insiste. Papa éclate de rire et accélère. Je déteste qu'il se moque de moi quand je pose des questions.

Je vois défiler le toit des voitures. C'est comme si on voyagait en hélicoptère à roues. Un jour je conduirai Pedro. C'est certain. Quand tonton Juanjo est au volant, je regarde toujours ce qu'il fait. Il y a des tas de boutons partout. Mais

au bout du compte on n'en utilise que trois ou quatre. Le plus dur ça doit être le volant. Qu'est-ce qui se passe par exemple si on doit aller d'un côté mais qu'on se trompe et qu'on le tourne dans l'autre sens ? Le reste, ça doit être facile, vu que papa n'est pas spécialement concentré. Il a la tête ailleurs. Vaut mieux pas que je raconte ça à maman. Ils se disputent tout le temps, en voiture. J'adorerais conduire. Mais à dix ans, je sais bien, c'est impossible, je suis pas idiot. On nous collerait une amende.

Il fait très chaud là-dedans. J'imagine que comme on est plus haut, le soleil chauffe plus. J'essaie de monter la clim. Je tripote les boutons auxquels a touché papa en partant. Il prend un air contrarié et baisse la clim. Je la remonte. Il la baisse encore. Qu'il est pénible ce papa. Je demande, on sait jamais: Tu m'apprends à conduire ? Papa sourit, puis son visage devient sérieux. Ensuite il pousse un soupir. Je m'y attendais. Je me renseigne: C'est interdit, non ? C'est pas pour ça, petit mollusque flingueur, répond papa. Alors pourquoi ? je m'étonne. Il joue les mystérieux. Je reviens à la charge: Alors ? Alors ? Papa retire une main du volant, lève le bras tout doucement (une voiture rouge nous dépasse à toute allure, j'adore les voitures rouges. Mes préférées, c'est les décapotables, une décapotable rouge, ce serait le top ! comment ils se débrouillent pour les conduire sans se décoiffer ? à moins qu'ils aient toujours les cheveux courts ? ben oui, ça doit être ça, mais alors les femmes, elles font comment ?), papa reste dans cette position, une main en l'air, jusqu'à ce que je le regarde. Alors il pointe un doigt vers moi. Pas exactement vers moi. Plus bas. Il montre mes baskets. À cause de ça, il dit. Je ne comprends pas. À cause de mes baskets ? De tes jambes, champion, dit papa, com-

ment tu ferais pour atteindre les pédales ? À vrai dire, je n'y avais pas pensé. Et si je mettais des chaussures à talons hauts comme maman ? Mais j'ai honte de ma question, je la garde pour moi.

On laisse Pampatoro derrière nous. Le bar était horrible. Mais ce qu'on a mangé était bon. Servi avec des tonnes de ketchup. Il n'y a plus d'arbres. Les prairies sont jaunes. C'est comme si la lumière brûlait le sol. Je lis un panneau : TUCUMANCHA. Il y a plein de rochers au bord de la route. Des rochers orangés qui ressemblent à des briques. Au fait, d'où viennent les briques ? On les fabrique ? Ou bien elles poussent dans la roche et ensuite on les découpe en carrés ? Pedro roule tout près du bas-côté. Papa donne de drôles de coups de frein. Il se tient le dos bien droit et il serre le volant des deux mains. Ça me rappelle *World Force Rally 3* (à la radio, la musique s'arrête pour les infos, ils donnent un nombre de morts et de blessés, le nombre de blessés dépasse le nombre de morts, mais qu'est-ce qui se passe quand certains blessés meurent ? ils corrigent les chiffres ? ils redonnent l'information ? la musique de papa me soûle un peu, trop ringarde), les circuits de ce jeu m'éclatent, il y a un parcours plein de rochers comme dans une sorte de désert géant. Il faut avancer tout en esquivant des animaux et en tirant sur les Arabes qui vous attaquent. Si on ne se dépêche pas de les buter, ils se jettent sur votre voiture, cassent les vitres et vous poignardent. C'est génial. Un jour j'ai failli battre le record absolu. Mais dans le dernier virage j'ai fait un tonneau. J'ai perdu une vie et on m'a enlevé des points. Ma spécialité, c'est les jeux de rallye. C'est peut-être parce que tonton Juanjo a un camion. Sans m'en rendre

compte, j'ai dû apprendre à conduire. Maintenant que j'y pense, y a pas de pédales sur *World 3*.

Papa, je dis, tu savais qu'il existe un jeu où il y a un paysage identique à celui-ci ? Sans blague ! il me fait. C'est un de mes préférés, je lui raconte. Le plus dur, c'est d'éviter les animaux sauvages sans quitter la route. A-ha, dit papa, et si tu la quittes, il se passe quoi ? Tu fais un tonneau, je lui réponds, et tu perds du temps. Et ensuite ? demande papa. Le pauvre, il n'y connaît rien aux jeux vidéo. Alors tu perds plein de positions, je lui explique, et tu dois recommencer à dépasser tout le monde. À moins que tu trouves un Nitro qui t'accélère ou des roues super glissantes, bien sûr. Et ça s'arrête là ? s'étonne papa, qui a décidé d'être désagréable. Comment ça ? je lui dis, esquiver des animaux, tuer des Arabes, changer de moteur, dépasser tout le monde sans te fracasser contre les rochers, c'est déjà pas mal, tu trouves pas ? Non, non, il dit, je voulais savoir s'il ne se passe rien d'autre quand tu as un accident, je veux dire, t'es pas blessé ? On ne vient pas te porter secours ? Tu ne dois pas te reposer pendant quelques tours ? Rien ? Papa, je souffle, ça marche pas comme ça, les jeux. Je croise les bras. Hors de question que je me mette à discuter avec quelqu'un qui est pas fichu de battre le moindre record, même pas sur *World 1*. Je trifouille le bouton de la radio jusqu'à ce que je tombe sur une musique plus cool. Je regarde papa du coin de l'œil. Il ne bronche pas. On dépasse un autre panneau: MÁGINA DEL CAMPO, 27 KM. Plus de rochers à l'horizon. Le soleil est presque à la hauteur de Pedro. Maintenant il y a des clôtures. Des tracteurs. Des vaches. Si on en percute une, je recommence la partie.

T'as faim ? demande papa. Non, je réponds. Enfin oui, un peu. On va bientôt s'arrêter, il dit en inspectant la carte. Ça ira

PARLER SEUL

bien pour aujourd'hui. Ensuite il étire les bras (je trouve qu'il devrait pas lâcher le volant, maman le lui dit tout le temps en voiture, et il lui répond qu'il sait ce qu'il fait, et maman lui dit que s'il savait, il lâcherait pas le volant, alors papa rétorque qu'elle n'aura qu'à conduire la prochaine fois, et maman lui répond que quand c'est elle qui conduit, il devient odieux, et ils continuent ce petit jeu-là pendant un bon moment), il plie le dos, bouge la tête, souffle. Il a l'air fatigué. Et si on mangeait ce qu'on a derrière ? je propose. Non, Lito, non, rigole papa, la marchandise, il faut la livrer intacte. Elle est dans des emballages sécurisés. Et numérotés. Un par un ? je demande. Un par un, il confirme. Et après la livraison, ils les recomptent tous ? À vrai dire, je n'en suis pas sûr. Ben alors ? je m'énerve. Dans chaque métier, il y a un tas de choses qui n'ont pas de sens, mon chéri. C'est justement pour ça qu'on te paie, tu comprends. Pas vraiment, je lui réponds.

On a garé Pedro en face d'un bar avec des lumières de toutes les couleurs. Papa me rappelle de téléphoner à maman. Je lui explique que je viens de lui envoyer un texto. Appelle-la quand même, il insiste. Pff. Heureusement, juste après il pose la grande question. Hôtel ou camion ? Camion ! Camion ! je crie. D'accord, mais demain, on se douche quoi qu'il arrive, il dit en me pointant du doigt.

On est descendus faire pipi et on s'est lavé les dents à l'aide d'une bouteille d'eau. On a préparé la couchette à l'arrière, verrouillé les portes et recouvert les vitres d'un film plastique. On s'est couchés dos au volant. La couchette est dure. Papa passe un bras autour de moi. Son bras sent la sueur et aussi un peu l'essence. J'aime bien ça. Quand je ferme les yeux, j'entends les grillons. Les grillons ne dorment donc jamais ?

ELENA

Ils viennent tout juste de partir. J'espère que mon fils reviendra content. Mon mari, je sais qu'il ne reviendra pas. C'était le moment ou jamais, c'est vrai. Mais Mario a du mal (les hommes en général ont du mal) à admettre que parfois, c'est jamais.

Je préfère ne même pas penser aux risques d'accident, le simple fait de l'écrire me terrifie. Et si son état s'aggravait ? S'il ne pouvait pas poursuivre jusqu'au bout ? Que deviendrait alors Lito ? Mario refuse de l'envisager. Il semble persuadé que sa volonté aura raison de ses forces. Comme d'habitude, j'ai cédé. Non par générosité mais par culpabilité. Ce qui est absurde, c'est que je ne l'en regrette pas moins, à présent.

Si Mario acceptait de reconnaître que ses forces sont limitées, on aurait raconté la vérité à tous nos amis. Il préfère qu'on reste bouche cousue. Discrets, dit-il. Nul ne remet en question les droits du malade. Mais les droits de la personne qui en prend soin, on n'en parle pas. La maladie de l'autre nous rend malades. Alors, même si je suis restée à la maison, je voyage aussi à bord de ce camion.

Mario a insisté pour partir avec son fils au moins une fois dans sa vie. L'emmener en camion, comme son père l'emmenait lui. Je n'ai pas été capable de réfuter un tel raisonnement. Mais un argument inacceptable lui a ensuite échappé. Il a dit que, par ailleurs, une rentrée d'argent nous arrangerait bien. Pire que ça : qu'elle *m'*arrangerait bien. S'il me parle déjà en ces termes, ça signifie qu'il ne pourra jamais tenir le coup sur autant de kilomètres. Mais s'il s'entête à prendre des décisions financières, tout comme le faisait mon beau-père, dans le style chef de famille, c'est bien qu'au fond il se voile la face.

Je viens d'appeler le docteur Escalante. Je lui ai demandé un rendez-vous en urgence pour qu'il me parle de l'état de Mario et de ses réelles chances de supporter un trajet aussi long. On aurait dû lui demander son avis avant de prendre une décision pareille. Mais peut-être parce qu'il en pressentait la réponse, Mario s'y est opposé d'emblée. Il n'a cessé de me répéter que c'était une affaire personnelle et non pas médicale. Que pouvais-je y faire ? L'y traîner de force ? Il me semble que j'ai le droit à présent de consulter le docteur de mon côté. Je veux savoir exactement comment il l'a trouvé lors de la dernière visite de contrôle. J'exigerai une franchise absolue de sa part. Je devais avoir un ton assez angoissé au téléphone, vu qu'il m'a donné rendez-vous dès demain à onze heures.

Comme ce n'est pas loin, j'en profiterai pour aller faire un tour dans la salle des professeurs afin de préparer les rattrapages de l'évaluation de langue. J'ai encore du temps, mais ne pas travailler me porte sur les nerfs. Je crains qu'il n'existe deux sortes d'aliénations : celle du travailleur exploité et celle du travailleur en vacances. Le premier est incapable

de réfléchir, faute de temps. Le second est incapable d'arrêter de réfléchir et c'est là sa damnation.

J'attends toujours que Mario réponde à mon message. J'ai chaud et je suis à cran. J'ai envie de me gratter furieusement tout le corps pour m'arracher je ne sais quoi. Je n'aime pas que Mario réponde au téléphone en conduisant. Je suis donc soumise à son bon vouloir. Quand il empoigne le volant, il m'étouffe. Quand il le tourne, il me tord le cou. Assez. Je n'écrirai plus tant que je n'aurai pas reçu de message.

Je n'écrirai plus tant que je n'aurai pas reçu de message.

Je n'écrirai plus tant que je n'aurai pas reçu de message.

Je n'écrirai plus tant que. Ça y est, enfin.

Ils vont bien. C'est du moins ce qu'ils disent. Ils ont eu la délicatesse de m'envoyer deux messages, c'est déjà ça. Celui de Mario, sur le ton juste. Succinct mais pas évasif. Affectueux sans tomber dans la sensiblerie. Quand il veut, il sait encore comment me prendre. C'est ce qui m'a fait tomber amoureuse de lui: il maniait aussi bien les mots que les silences. Il y a des hommes qui parlent génialement, j'en connais plein. Mais rares sont ceux qui savent se taire. La plupart de mes amies assimilent les taiseux aux durs. Il me semble que c'est un malentendu cinématographique. Les pires rudesses masculines dont j'ai pu être témoin étaient insupportablement verbales. À voix très haute.

Comme d'habitude, j'ai eu du mal à déchiffrer la réponse de Lito. Toutes ces abréviations censées être si prestes ne ralentissent-elles pas la captation du message ? N'entravent-elles pas la communication ? Je deviens vieille.

Je suis restée assise une heure et demie dans la salle d'attente. Voir une telle concentration de malades ne m'a pas vraiment rassurée. Le docteur Escalante a fini par me recevoir entre deux rendez-vous. Il m'a accordé cinq minutes montre en main. Pendant ces cinq minutes, il n'a quasiment pas cessé d'acquiescer, puis il s'est excusé d'être si pressé. Voyant que d'autres questions encore me taraudaient, il m'a suggéré de revenir demain. Il a un créneau entre midi et midi trente. J'y serai. Il a juste eu le temps de me dire que, même si le voyage n'est pas sans risques, l'organisme de Mario est soulagé en ce moment par l'interruption du traitement, ce qui devrait en principe renforcer temporairement ses défenses. Outre le bienfait psychologique que cela lui procurera, cela pourrait lui rendre en partie les forces qu'il a perdues depuis des mois, même si ce n'est bien sûr pas garanti, et ce pendant un temps limité. Je lui ai demandé quelle pouvait être la durée de ce temps limité. Il a haussé les épaules et m'a répété: Limitée.

La prudence des médecins m'exaspère. Parler avec eux, c'est comme quand on téléphone avec un portable et que tout à coup il n'y a plus de réseau. On se retrouve à parler tout seul. Ils vous laissent déverser votre trop-plein, poser des questions dont vous redoutez la réponse, afin de vous faire accepter la situation petit à petit tout en vous délivrant le minimum d'information. Drôle de bonhomme, cet Escalante. Il gère sa position à merveille. Il ne joue pas de son pouvoir: il le sait acquis, en toute sérénité. Ce qui me surprend le plus, chez lui, c'est cette sorte d'aplomb réservé, de conviction distante alliée à l'énergie propre à son âge. Le flux d'énergie est visible dans son regard et dans les mouvements brusques de ses bras. En réalité, le docteur Escalante

n'est pas tellement plus jeune que moi. Mais en sa présence, je ne sais pas très bien pourquoi, j'ai l'impression d'être une femme d'un certain âge, avec une vie plus prévisible que la sienne. Ma main à couper qu'il n'a pas d'enfants.

Avant d'aller voir le docteur, j'avais appelé Lito et Mario. Lito m'a raconté qu'ils avaient dormi dans le camion. Or ils étaient censés se reposer dans des hôtels. C'était notre deal. J'ai renoncé à me fâcher parce qu'ils m'avaient l'air heureux. Mario m'a assuré qu'il n'avait pas eu de nausées. Il avait une voix détendue. Quand il est anxieux ou qu'il me ment, il marque de drôles de pauses au milieu de ses phrases, il respire à contretemps. Lito ne parlait pas, il criait, visiblement emballé. L'entendre ainsi m'a consolée. Et attristée à la fois. Il dit avoir vu un paysage identique à celui de *Bip-Bip et Coyote*. Ils se nourrissent bien. Moi pas. Je vais sélectionner les textes pour les évaluations. Ensuite je passerai l'après-midi à lire. La lecture me calme les nerfs. Faux. Elle ne me les calme pas, elle les oriente différemment.

En sortant du cabinet, j'ai filé à une librairie. J'ai acheté (vite fait, presque à l'aveuglette, comme on se jette sur des analgésiques) plusieurs romans d'auteurs que j'apprécie ainsi qu'un journal de Juan Gracia Armendáriz que j'avais feuilleté par hasard. J'ai dans l'idée que plus qu'un antalgique, ce livre pourrait me servir de vaccin: il va m'inoculer l'inquiétude que je tente de combattre.

« La maladie, tout comme l'écriture, s'impose à nous, c'est pourquoi les écrivains sont mal à l'aise lorsqu'on les interroge sur leur condition », phrase que je souligne dans ledit journal. D'une certaine manière, l'inverse se produit chez nous autres professeurs, on dirait que nous brandis-

sons notre condition comme un étendard, que nous vivons dans une salle de classe. J'imagine que c'est pareil pour les médecins, et peut-être même bien pire: aux yeux d'autrui, ils sont médecins en continu, sans répit. « Pourtant, si on les questionne sur leurs techniques préférées ou sur leurs auteurs favoris, les écrivains sont intarissables, tout comme les malades deviennent particulièrement volubiles lorsqu'on s'intéresse à leurs affections », à cette différence près que la loquacité irrépissable des écrivains porte sur quelque chose qui les sauve, et celle des malades sur ce qu'ils exècrent par-dessus tout.

Je sors de chez le docteur Escalante. Je ne m'attendais pas à ce que les événements prennent cette tournure. Mais alors pas du tout.

M'attendais-je seulement à quelque chose ?

Je suis arrivée au rendez-vous pile à l'heure. Comme je m'en doutais, j'ai dû poireauter un bon moment. Il m'a reçue en dernier. Nous nous sommes salués avec froideur. Il m'a priée de m'asseoir. Il a dit « bien » ou une formule à l'avenant. Tout parfaitement normal. Ensuite, je ne sais plus très bien ce qui s'est passé, ni comment.

Au début, il s'est conduit comme à son habitude. Il écoutait, acquiesçait et me donnait des réponses didactiques, comme pour passer sous silence l'aspect le plus épineux de chaque explication. Cela m'a agacée, car je n'étais pas revenue là pour m'entendre dire pour la énième fois des généralités que je connais par cœur. J'ai parfois l'impression que les médecins ne cherchent pas à nous faire comprendre ce qui se passe, mais à retarder un peu le moment où on va le comprendre. Au cas où entre-temps, avec un peu de chance,

la maladie s'arrêterait. Et si ce n'est pas le cas, ils se seront au moins épargnés l'embarras d'avoir à anticiper la situation. Cette prudence me gonfle. Je l'ai dit comme ça au docteur Escalante. J'ai perçu sur son visage une mimique narquoise en même temps qu'un air réjoui. Il a souri. Il paraissait plus décontracté. L'air de dire: Alors, comme ça, t'es de ces femmes-là. Les kamikazes. Celles qui pensent qu'elles préfèrent savoir.

Il m'a alors semblé que, sans être beau, le docteur était un homme sûr de son pouvoir de séduction.

À partir de là, le docteur Escalante a changé de ton, il a relâché ses mains, s'est rapproché de son bureau. Je me suis mise en garde et j'ai essayé de ne pas m'arranger les cheveux, pas croiser les jambes ni cligner des yeux ni rien du tout. Et, pour la première fois, nous avons eu une vraie conversation. Il s'est montré cru, direct et en même temps respectueux. Il m'a parlé d'égal à égal, sans euphémismes infantilisants. Il a confirmé la quasi-totalité de mes craintes. Tout en insistant sur le fait que le voyage n'était pas le véritable problème. J'étais censée être au courant de tout ce qu'il m'a dit, mais l'entendre de sa bouche et sans détour m'a fait un choc. Cette fois, le docteur Escalante m'a paru être un type droit. Après tout, il n'est pas payé pour être aussi sincère.

Quand la conversation semblait tirer à sa fin, l'un d'entre nous, je ne sais plus lequel, a lâché un commentaire sur le mariage. Rien de spectaculaire. Une remarque en passant. Toujours est-il que cela a incidemment relancé la conversation. Non seulement avec la même intensité, mais aussi sur un terrain plus personnel. Je lui ai parlé de mon fils, de ses oncles, ses grands-parents. Le docteur Escalante a évoqué sa mère à lui, morte de la même maladie qu'il combat

aujourd'hui. J'ai parlé des crises de panique qui m'assaillent depuis que Mario est dans cet état. Il m'a confié que, lorsqu'il a commencé à exercer, il souffrait de graves insomnies. Il m'a aussi raconté qu'il était séparé. Il me l'a dit, comment dire ? avec une empathie affolante. Je me suis adossée à ma chaise. Il a regardé l'heure et a pris un air contrarié. Je me suis levée d'un bond et j'ai allongé le bras pour lui serrer la main à distance. Il a dit : C'est fou ce qu'il s'est fait tard. Puis, me pressant la main : Je dois filer. Je vous inviterais volontiers, Elena, mais j'ai un déjeuner de travail. Je lui ai répondu de ne pas s'inquiéter car j'étais censée être partie depuis longtemps, ayant je ne sais quoi à faire je ne sais où. Puis je me suis précipitée vers la porte. Alors il a ajouté : Mais si cela vous dit, on pourrait dîner ensemble.

« J'ai compris quel sentiment me hantait depuis ce matin où j'avais pénétré dans la lumière vitreuse du cabinet », je souligne cette phrase qui me trouble dans un roman de John Banville, quand la maladie s'installe dans notre famille, la lumière nous agresse, voire nous dégoûte. « C'était de l'embarras. De l'embarras, oui, je paniquais à l'idée de ne savoir que dire, où regarder, comment me comporter », il n'y a encore pas si longtemps, j'adorais le matin, je me levais, assoiffée de lumière, j'allais au travail avec la certitude d'être accompagnée. Désormais je préfère la nuit, qui présente au moins l'avantage de faire office de parenthèse, de sas de décompression : tout semble un peu faux dans le noir, peu susceptible de continuer. « C'était comme si on nous avait révélé un secret si sordide, si répugnant qu'on pouvait à peine supporter la compagnie de l'autre, tout en étant incapables de nous en éloigner », Mario est loin, à présent, mais

notre secret est toujours ici, à la maison, « chacun au fait de cette chose nauséabonde que l'autre savait, unis par cette connaissance », Mario est parti mais pas cette connaissance. « À dater de ce jour, tout ne serait que dissimulation. Il n'y aurait pas une autre manière de vivre avec la mort. »

Cette journée a été totalement déconcertante. Parce que je suis, disons, non pas ivre, loin s'en faut, je ne m'enivre jamais, mais peut-être un rien vaporeuse. Parce qu'il est environ deux heures du matin. Et parce que tout à l'heure, devant la porte de chez moi, j'ai pris congé d'Ezequiel avec une longue étreinte, les commissures de nos lèvres se sont légèrement frôlées. Le vin était fabuleux, issu de vendanges exclusivement nocturnes, nous a dit le sommelier, en pleine nuit ? tout le raisin ? incroyable ! et comment font-ils pour bien voir les grains ? vraiment extraordinaire, j'ai noté le nom du producteur pour en commander sur Internet, ni trop acide ni trop fruité, un sommelier on ne peut plus sympathique.

J'espère que le café va me remettre un peu les idées d'aplomb.

En réalité, en entrant dans le restaurant, j'avais la ferme intention de lui signifier qu'il n'était guère question que je dîne avec lui. Qu'après mûre réflexion, je regrettais ce malentendu. Bien sûr, il aurait été plus facile de le lui dire au téléphone. Mais voilà le hic, je n'avais ni son numéro personnel ni son adresse mail. Le docteur, autrement dit Ezequiel, ça me fait encore tout drôle de l'appeler par son prénom, m'avait proposé ce rendez-vous à toute vitesse. Il m'avait dit le nom du restaurant, l'adresse, l'heure. Puis il s'était éclipsé quasi en

courant. J'avais à peine acquiescé. Disons que je n'avais pas opposé un refus clair et net, voilà tout. J'étais restée hébétée devant la porte du cabinet où figurait une plaque avec le nom complet des spécialistes et leurs horaires d'accueil respectifs. Lui, il venait de finir sa journée. C'était la première fois que je faisais attention à son prénom. Je devais annuler ce dîner. J'ai percuté alors que je n'avais aucun moyen de le contacter en dehors du cabinet. Cette omission était-elle intentionnelle de sa part ? Je ne crois pas. Au bout du compte, j'ai dû me rendre au restaurant. Je n'allais tout de même pas me contenter de lui poser un lapin. Je ne pouvais pas lui faire cet affront, pas à lui. Le médecin de mon mari.

Quelle honte. Mon Dieu, quelle honte.

Le pire, c'est que je suis même arrivée avec dix minutes d'avance et qu'il était déjà là. Il m'a dit qu'il avait dû passer voir un patient. Comme celui-ci habitait plus ou moins dans le coin, il avait préféré venir m'attendre là. Cela m'a déstabilisée, car partir aussi sec dans de telles circonstances revenait à lui dire : Eh bien, tu as attendu pour rien, salut. J'aurais vraiment préféré arriver avant lui. Le voir entrer. Le saluer poliment, en lui faisant clairement comprendre que je m'étais donné la peine de l'attendre. M'excuser. Payer ma consommation et me tailler. Voilà ce que j'avais prévu. Mais Ezequiel s'est levé pour m'accueillir, il avait l'air enchanté de me voir, s'est montré extrêmement aimable, m'a expliqué qu'il venait de commander une bouteille de merlot que l'on trouvait rarement dans notre pays. Alors je me suis assise en silence et j'ai souri comme une idiote.

À compter de cet instant, tout s'est déroulé, comment dire ? à la manière d'un antidote. Chaque mot, chaque geste a contribué à me barrer la sortie et empêcher ma fuite. Ezequiel

aurait pu éviter de parler de Mario (manœuvre grossière qui m'aurait mise mal à l'aise et chassée illico de sa table), mais il a fait exactement le contraire. Il a parlé de lui d'entrée, l'intégrant si naturellement à notre conversation qu'on aurait dit que ce dîner était organisé par mon mari, lequel avait eu un empêchement de dernière minute. Ezequiel aurait également pu me poser des questions trop personnelles comme pour forcer mon intimité. Mais, à l'inverse, il s'est montré discret à propos de ma vie et très loquace quant à la sienne. Il aurait pu me faire des avances, même légères, après qu'on eut commandé notre deuxième bouteille (à ce moment-là, cela aurait encore suscité un certain rejet de ma part), mais il n'a pas bougé le petit doigt en ce sens. Il n'a même pas reluqué mon décolleté. Qui n'a rien d'extraordinaire, mais quand même.

Une telle retenue, maintenant que j'y repense, n'est possible que si on l'a voulue. Autrement dit, préméditée. Mon Dieu. Enfin, maintenant c'est fait. Non que nous ayons commis l'irréparable, mais il est quatre heures du matin passées et je n'ai pas du tout sommeil. Sans compter que ni à son arrivée au restaurant ni au cours du dîner ni en marchant ensemble jusqu'à chez moi ni en entendant son numéro de téléphone je n'ai été fichue d'expliquer à Ezequiel qu'il s'agissait d'une méprise, que je ne l'appellerais jamais, que je ne voulais pas le revoir. Ça, c'est irréparable. Presque autant que d'avoir écrit plusieurs fois *mon Dieu*. Tellement athée et tellement soûle.

Je regarde par la fenêtre sans savoir que faire. L'ouvrir et hurler, me jeter tête la première sur le pavé ou appeler un taxi.

« Un brin féministe, sans être fanatique, elle détestait entendre le mot *Miss* précéder son nom de famille. Elle

trouvait cela notablement discriminatoire: elle voulait être un avocat parmi tant d'autres », je souligne dans une nouvelle de Cynthia Ozick. Nous autres professeurs femmes, par exemple, les élèves nous appellent *mademoiselle* ou, dans le pire des cas, *mad*. À tout prendre, j'aime encore mieux qu'ils me fassent du rentre-dedans. « Bien qu'elle ne fût pas vierge, elle vivait seule. » Comme elle s'amuse bien, cette *Miss Ozick*. Je me souviens de la fois où, au cours d'un dîner, un type a demandé à ma sœur si elle vivait seule. Dans un mouvement d'humeur plutôt rare chez elle, elle a répondu: Oui, je suis mariée.

Pourquoi n'ai-je pas osé parier sur ma carrière universitaire? Bon, d'accord: j'avais peur de la précarité, de me retrouver à la rue à trente ans, d'être la énième chercheuse au chômage, et caetera. Mais il n'y avait pas que ça. Il y avait aussi ce que j'observais autour de moi, bien plus criant que ma vocation hésitante.

Compte tenu du destin de mes anciennes camarades, je m'estime suffisamment renseignée pour établir ce bref

SCHÉMA PERVERS
DE L'ASPIRANTE
À UNE CARRIÈRE UNIVERSITAIRE

que nous exposons ci-après, messieurs les jurés, en espérant faire preuve d'une certaine capacité de synthèse:

TU ES COMPÉTENTE

~~TU N'ES PAS COMPÉTENTE~~ [*id est*: trop bête]

PARLER SEUL

TU ES COMPÉTENTE ET TU ES BANDANTE
TU ES COMPÉTENTE MAIS TU N'ES PAS BANDANTE
[*id est*: trop moche]

TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE ET TU PER-
METS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS
~~TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, MAIS TU~~
~~NE PERMETS PAS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS~~
[*id est*: trop coincée]

TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, TU PER-
METS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS ET TU OBTIENS
UNE PROMOTION
~~TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, TU PERMETS~~
~~QU'ON TE RELUQUE LES SEINS MAIS TU N'OBTIENS~~
~~PAS DE PROMOTION~~ [*id est*: trop pute]

TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, TU PER-
METS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS, TU OBTIENS
UNE PROMOTION ET TU PASSES TA VIE À REMERCIER
TON MENTOR
~~TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, TU PER-~~
~~METS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS, TU OBTIENS~~
~~UNE PROMOTION ET TU NE PASSES PAS TA VIE À~~
~~REMERCIER TON MENTOR~~ [*id est*: trop ingrate]

TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, TU PER-
METS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS, TU OBTIENS
UNE PROMOTION, TU PASSES TA VIE À REMERCIER

TON MENTOR ET IL EST TRÈS PEU PROBABLE QUE TU LE REMPLACES APRÈS SON DÉPART À LA RETRAITE

~~TU ES COMPÉTENTE, TU ES BANDANTE, TU PERMETS QU'ON TE RELUQUE LES SEINS, TU OBTIENS UNE PROMOTION, TU PASSES TA VIE À REMERCIER TON MENTOR ET, EN TOUTE LOGIQUE, TU VAS JUSQU'À LA RETRAITE SANS L'AVOIR REMPLACÉ~~

[*id est*: trop vieille]

Messieurs les jurés, en espérant ne pas avoir abusé de votre patience, puisse notre travail de recherche emporter votre adhésion théorique, bien qu'imméritée, ou tout au moins votre approbation paternelle en vue de la poursuite de nos échecs. Merci beaucoup.

Je sors le téléphone de mon sac, le serre dans ma main, le consulte, le pose sur la table, le range de nouveau dans le sac, le ressort. On dirait une délinquante.

La première chose que j'ai faite au réveil a été d'appeler Mario. J'ai eu du mal à le joindre. Apparemment ils vont bien. Ils visitent, prennent du bon temps. J'ai l'impression que leur voix est plus enjouée en mon absence. Quand je lui ai demandé s'il dormait ses huit heures par jour comme il me l'avait promis, Mario a hésité. Cela m'a contrariée, on s'est disputés. On s'est tus. Ensuite, on s'est parlé tendrement. Lito m'a expliqué je ne sais quoi à propos du camion et de la pluie, je ne l'entendais pas bien, quoi qu'il en soit ça m'avait l'air charmant. Il m'a raconté surexcité qu'il avait battu son père à la course. Là, je lui ai demandé de me repasser Mario. Il m'a juré qu'il n'avait absolument pas couru, que j'étais dingue de croire ça, que je savais bien que le petit passait sa

vie à inventer toutes sortes de trucs. On s'est quittés dans la bonne humeur. Cela m'a rassurée. Pour passer le temps, j'ai nettoyé les vitres, fait des lessives, cuit quelques légumes. J'ai lu un moment. J'ai préparé les sujets pour les évaluations de littérature. J'ai recousu deux boutons. Après quoi, j'ai appelé Ezequiel.

Il m'a demandé si j'avais repensé à notre dîner de la veille. Je lui ai dit que non. Il a voulu savoir si j'avais eu du mal à m'endormir. Je lui ai dit que non. Il m'a proposé qu'on se retrouve cet après-midi pour boire un café. Je lui ai dit non. Il m'a demandé s'il pouvait me rappeler demain. Je lui ai dit oui.

« *Hypocrite lectrice ! Ma semblable ! Ma sœur !* », je souligne dans un essai de Margaret Atwood, l'hypocrisie rapprochée, l'hypocrisie jumelle, sœur hypocrite, « louées soient les femmes bêtes », louées, louées soient-elles ! « qui nous ont donné la littérature ». Sans les femmes bêtes, pas un seul poème d'amour n'eût été écrit.

Mario est-il jaloux ? Oui, plutôt. Suis-je jalouse ? Non, plutôt pas.

Mais j'aurais tout aussi bien pu écrire : Est-il jaloux ? Pas vraiment puisqu'il se revendique comme tel. C'est un homme qui assume sa jalousie. Tout comme ma sœur. D'ailleurs, elle la cultive. Elle a le sentiment que c'est un signe d'amour.

Et j'aurais également pu écrire : Suis-je jalouse ? Peut-être, d'une manière retorse. Théoriquement moins possessive qu'eux, en réalité je n'ose pas reconnaître l'instinct de possession qui est en moi.

PARLER SEUL

La jalousie a-t-elle quelque chose à voir avec l'amour ? La réponse est oui : les deux s'affrontent et s'annulent sans doute. Les fantasmes sont-ils en rapport avec le mariage ? Ils le sont : ils cohabitent. Les uns soutiennent probablement l'autre.

J'ai récemment atteint un âge, comment dire ? un âge, quoi. À partir duquel on se met à compter les années, à en être trop conscient. Ce n'est pas une question de chiffres. C'est le franchissement d'une sorte de frontière.

Pourquoi, tout à coup, sans l'avoir décidé, commence-t-on à observer des personnes plus jeunes ? À les épier avec une certaine nervosité ? Pourquoi est-on tenté d'attirer leur attention, de s'exhiber discrètement devant elles ? Qu'espère-t-on qu'elles nous évitent ? Que voudrait-on qu'elles nous rendent ?

Celles qui pensent que c'est un problème exclusivement masculin sont soit naïves, soit lâches, soit hypocrites. J'ai des amies qui mériteraient parfaitement les trois qualificatifs. Jusqu'au jour où, sans crier gare, elles quittent leur mari chauve pour le premier venu.

Je suis bien obligée de l'admettre : moi aussi, je suis en train de devenir Ça. Ce que je ne voulais pas devenir. J'étais censée être amplement prévenue. J'en avais eu vent par les livres, les films, l'avais observé chez des voisins. Mais moi, ça ne pouvait pas m'arriver. Et pourtant : je commence à confondre beauté et jeunesse.

MARIO

... un deux, un deux... voyons, ça marche ou pas cette merde ? un deux, un, voilà, j'ai l'impression que c'est bon, c'est difficile de démarrer, j'ai du mal à respirer par moments, le tout est de se mettre en route, pas vrai ? comme on le faisait avec Pedro, ensuite, eh ben, tout s'accélère, je t'explique, enfin, est-ce qu'on peut expliquer ça ? t'es chez tes grands-parents et tu sais pas pourquoi, on t'a envoyé là-bas jusqu'à la fin des vacances, moi je suis censé être en voyage, on se parle tous les jours, j'essaie d'avoir l'air content, suis-je en train de te tromper, mon fils ? oui, je suis en train de te tromper, est-ce que j'ai raison ? j'en sais rien, alors mettons que j'aie raison, je préfère que tu ne me voies pas comme ça et pour l'instant, on ne peut pas te raconter ce qui se passe, ça veut dire quoi, pour l'instant ? je ne sais même pas à quel moment tu m'écoutes, est-ce que les, comment ça s'appelle ? les émepé quoi, déjà ? est-ce que ça existe encore ? ou peut-être que tes enfants trouveront les IPods aussi dépassés que toi mon tourne-disque. Les personnes disparaissent et les formats aussi, attends, est-ce que ça mar ?

D'un autre côté, j'ai un doute, tu comprends ? je te jure que je donnerais ma vie pour, quel sens de l'ironie, je don-

nerais n'importe quoi pour savoir où va nous mener ce mensonge, qu'est-ce que tu vas penser de moi quand tu sauras, à ce moment-là tu auras des photos de moi, j'espère, et de temps en temps tu y jetteras un coup d'œil, non ? moi, en revanche, je n'ai aucun moyen de te voir, je veux dire, est-ce que tu seras un chic type ? un enfoiré ? ou alors un bon gars quelquefois, mais bien salaud quand même, comme nous tous ? et crois-moi, j'essaie, hein ? j'essaie de deviner si tu vas me ressembler, je ne te le souhaite pas trop, à vrai dire, d'un côté j'ai hâte que tu grandisses, là, tout de suite, et de l'autre ça m'effraie de voir la vitesse à laquelle, je veux dire, toi aussi le temps te, enfin, je passe des heures à t'inventer un visage, à imaginer ta taille, pas la voix, non, la voix je n'y arrive pas, c'est bizarre, j'imagine les corps, mais les voix, je ne peux que m'en souvenir, je visualise le dos, le nez, je sais pas, la barbe, t'as une barbe ? j'ai du mal à y croire.

Moi, à ton égard, j'ai eu, disons, de bonnes intentions mais peu d'initiatives, je me mentais à moi-même en croyant que j'attendais, que j'étais en train de t'attendre, par exemple ça faisait plusieurs étés que tu réclamais de faire un trajet avec tonton Juanjo, il s'y est proposé, il me le disait, mais ta mère et moi, on n'était jamais rassurés, ça nous paraissait dangereux, ou pas de ton âge, enfin j'en sais foutre rien, y a le temps, on disait, on pensait qu'on avait largement le temps, et brusquement, enfin pas si brusquement que ça, on n'en a plus eu, de temps, c'est pourquoi j'ai dû faire comme ça, si vite, fallait que je te fabrique ce souvenir, au début maman ne voulait pas, on s'est pas mal disputés là-dessus, je me sentais mieux, tu te souviens de mes voyages ? ceux que je faisais soi-disant pour l'agence ? eh bien, je restais quelques jours chez tes oncles, jusqu'à ce que les effets secondaires